

Falkenfels

Falkenfels, qu'on distingue au loin dans la bruine,
Est le burg démoli d'un vieux comte en ruine.
Je voulus voir le burg et l'homme. Je montai
La montagne, à travers le bois, un jour d'été.
On rencontre à mi-côte, en un ravin tombée,
Une vieille chapelle où court le scarabée;
Nul curé n'y venant prier, elle croula;
Car tous sont appauvris dans ce dur pays-là,
Hélas, c'est en haillons qu'on danse à la kermesse,
Et personne n'a plus de quoi payer la messe.
Or, pas d'argent, voilà ce que le prêtre craint;
Une niche indigente effarouche le saint,
Il déserte; au moment d'entrer, le dieu renacle
Sur le seuil dédoré du pauvre tabernacle;
C'est pourquoi la chapelle est morte. Je laissai
Ce cadavre d'église au fond du noir fossé,
Et je continuai ma route vers la cime.
J'arrivai. Je parvins au burg fauve et sublime.
Même en plein jour, une ombre effrayante est dessus.
Sur la brèche qui sert de porte, j'aperçus
Au pied des larges tours qu'un haut blason surmonte,
Un grand vieux paysan pensif, c'était le comte.
Cet homme était assis; au bruit que fit mon pas,
Grave, il tourna la tête et ne se leva pas.
Il avait près de lui son fils, un enfant rose.
Saluer un vaincu, c'est déjà quelque chose,
Je saluai ce comte aboli. Je lui dis:
— Vous voilà pauvre, vous qui fûtes grand jadis.
Comte je viens à vous d'une façon civile.
Donnez-moi votre fils pour qu'il vienne à la ville.
Redevenir sauvage est bon pour le vieillard
Et mauvais pour l'enfant; l'aube craint le brouillard;
La rose meurt dans l'ombre où se plaît la chouette.
Certe, avoir sur le front l'altièrre silhouette
De ces tours qu'aujourd'hui garde la ronce en fleur,
C'est beau; mais habiter dans son siècle est meilleur.
Votre fils s'éteindrait dans ces brumes, vous dis-je.
Le monstre est dans nos temps à côté du prodige;
Mais le prodige est sûr de vaincre. Donnez-nous,
O sombre aïeul, l'enfant charmant, farouche et doux,
Pour qu'il aille à Paris comme on allait à Rome,
Pour que, ne pouvant plus être comte, il soit homme,
Et pour qu'à son beau nom il ajoute un beau sort.
Il faut laisser entrer les autres quand on sort;
L'aigle laisse envoler l'aiglon; et que l'arbuste
Ne soit pas étouffé par le chêne, c'est juste.

Le sinistre vieillard sourit superbement,
Et me dit: — La ruine aime l'isolement.
Si je fus grand jadis, il me sied de m'en taire.
Les gens sont curieux de voir un homme à terre.
Vous m'avez vu, c'est bien. Pas de mots superflus.
Je ne connais personne et je n'existe plus.
Allez-vous-en!

— Mais quoi! dis-je, cette jeune aile
N'est pas faite, ô vieillard, pour la nuit éternelle.
L'enfant sans avenir laisse au père un remord.

Il répondit: — J'entends dire, moi qui suis mort,
De vous autres vivants, des choses misérables;
Que chez vous le triomphe est aux inexorables,
Que les hommes en sont encore au talion,
Qu'ils trouvent le renard plus grand que le lion,
Que leur vérité louche et que leur raison boïte,
Et qu'on fusille à gauche et qu'on mitraille à droite,
Et qu'au milieu du sang, de l'horreur et des cris,
C'est un forfait d'offrir un asile aux proscrits.
Est-ce vrai? je le crains. Est-ce faux? je l'espère.
Mais laissez-moi, je suis honnête en mon repaire.
Mon fils boit la même eau pure que je bois.
Vous m'offrez la cité, je préfère les bois;
Car je trouve, voyant les hommes que vous êtes,
Plus de cœur aux rochers, moins de bêtise aux bêtes.

Par manière de distraction, V. Hugo note quelques menus faits qui retiennent sa curiosité au cours de ses promenades. C'est par exemple la vue d'un séchoir pour mottes de tan, que pétrit un aveugle avec ses pieds; pressées en forme de gâteaux de miel, elles serviront de combustible, ainsi que cela se fait

encore parfois aujourd'hui; ou bien il note le fait qu'un paysan a été frappé de la foudre au moment où il allait chercher sa chèvre attachée à un piquet, au sommet de la colline.

Le 10 juillet est marqué par l'arrivée de Monsieur et Madame Paul Meurice, venus sans doute pour fêter le 14 juillet. La petite colonie doit se composer maintenant d'une dizaine de personnes: Madame Juliette Drouet, sa secrétaire et dévouée amie de longue date; les deux petits-enfants Georges et Jeanne, les favoris du grand-père; leur mère Alice Lehaene, la future Mme Lockroy; François-Victor, son deuxième fils (10), les deux amis nouveaux venus, une ou deux servantes, dont Mariette, et une certaine Marie X..., veuve réfugiée d'un serrurier tombé sur les barricades pendant la commune. Tout ce monde est logé à l'hôtel Koch, aujourd'hui Hôtel V. Hugo, tandis que lui-même, sans doute pour raisons de convenances et de tranquillité personnelles habite le premier étage de la maison du coin où, dès 6 h, du matin on le voit, par la fenêtre entr'ouverte, à son pupitre en train de travailler.

Le 14 juillet. Un gros incident marque la nuit et interrompt longuement le sommeil de la paisible localité. A minuit on frappe à la porte et en même temps, une immense clarté illumine la fenêtre. Le poète l'ouvre: à 200 pas, dix maisons brûlent, toutes couvertes de chaume pendant que la rue est transformée en fourmilière. Le vieil évêque de pierre sur le pont (St. Népomucène) se dresse tout rouge. On entend des cris d'épouvante: Feu! Feu!

Pendant que le poète s'habille à la hâte et roule dans un mouchoir le manuscrit de "l'Année Terrible", Mariette (la servante) accourt affolée, mais surtout préoccupée du sort des enfants et du poète. Celui-ci se précipite vers l'hôtel et, dans le couloir, il se heurte et tombe contre une malle qu'on avait roulée en bas de l'escalier sans l'éclairer. La chute fut rude, mais il s'en tira avec trois contusions aux genoux et à une hanche. Déjà les dames étaient réveillées. Alice se trouvait mal, tandis que les enfants dormaient. Heureusement le vent portait à l'est

¹⁰⁾ Il resta jusqu'au 25 juillet, date à la quelle il retourna à Bruxelles pour affaires de famille.



LE MONUMENT VICTOR HUGO A VIANDEN

(Projet d'architecture)